

# Mon apport à la lutte contre le SIDA

Aujourd'hui, lorsqu'on parle du SIDA, on a l'impression de traiter d'un sujet usé ou dépassé. S'il est vrai qu'on a abondamment écrit sur le SIDA et sur les recherches entreprises pour trouver un vaccin, rarement a-t-on fait mention de l'apport des communautés religieuses dans la lutte contre cette terrible maladie. Comme missionnaire laïque associé à la Société des Missions-Étrangères, je me joins aujourd'hui à leurs efforts. Voici mon histoire.

**J**e suis arrivé à Nairobi, au Kenya, en septembre 2004. Je vivais ma première expérience missionnaire. Durant les premières semaines, j'ai commencé à me familiariser avec la culture et à apprendre le swahili, la langue locale. Ensuite, accompagné d'un travailleur social et d'un infirmier kenyans, j'ai entrepris de visiter les personnes atteintes du SIDA à Kibera. Situé à cinq kilomètres du centre-ville de Nairobi, Kibera est le plus grand bidonville d'Afrique. Il compte plus

d'un million d'habitants. Je dois dire qu'avant d'entrer à Kibera, le problème du SIDA ne m'avait jamais réellement touché. J'en étais donc à mon premier contact avec les personnes qui en souffraient.

Un jour, en marchant dans le bidonville, j'ai rencontré Jerusah, une jeune femme sidéenne. Veuve et mère de trois enfants, elle m'a demandé de prier avec elle. J'ai sorti mon livre de prières écrit en swahili et nous avons prié ensemble. À quelques reprises par la suite, je suis retourné chez elle pour

*À peine commençais-je à prendre conscience de ce qu'était le SIDA que déjà j'étais confronté à la mort, à la tristesse ainsi qu'à mon impuissance d'aider et de guérir.*



L'auteur en compagnie de Sœur Giovanna responsable du Cottolengo Centre à Nairobi.

CREDIT PHOTO C. De La Chevrotière

prier. Mais un jour, en entrant à Kibera, j'ai appris qu'elle était décédée. À peine commençais-je à prendre conscience de ce qu'était le SIDA que déjà j'étais confronté à la mort, à la tristesse ainsi qu'à mon impuissance d'aider et de guérir. Mais la mort de Jerusah changera le cours de ma vie.

### UN LONG DÉTOUR

Suite à cette expérience, je me suis mis à la recherche de financement pour le compte d'une ONG locale soignant des malades de Kibera. Malheureusement, je n'ai pas eu beaucoup de succès. Aussi, en mai 2005, j'ai accepté un poste en administration au Collège Tangaza, l'institution où les candidats au sacerdoce de la Société des Missions-Étrangères étudient la théologie. Durant les deux années qui ont suivi, j'ai travaillé dans ce collège, ayant toujours en tête de faire quelque chose de significatif pour les personnes atteintes du SIDA.

En octobre 2007, à la fin d'un premier terme d'engagement missionnaire, j'ai reçu un appel étonnant de mon ami Pedro, un Frère des Écoles Chrétiennes. Celui-ci m'informait de la mise sur pied d'une fondation espagnole œuvrant dans le domaine du SIDA. La Fondation Jose-Luis-De-Barrueta s'était donnée pour mission d'appuyer financièrement les communautés religieuses catholiques qui administrent des soins de santé aux personnes atteintes de cette maladie. Comme je vivais au Kenya depuis quelques années, Pedro me demandait d'accueillir quatre administrateurs de la Fondation qui devaient bientôt se rendre au pays afin d'évaluer la possibilité d'un appui financier. Après cinq jours passés à visiter des projets pilotés par des communautés religieuses, ces administrateurs décidèrent que le Kenya deviendrait le pays priorisé par les interventions de la Fondation. Par ailleurs, ils me demandèrent d'en être le représentant au Kenya.

Dieu est vraiment imprévisible. Après le décès de Jerusah, j'avais tenté en vain d'amasser des fonds pour soulager les personnes atteintes du SIDA. Puis je m'étais retrouvé au



CRÉDIT PHOTO C. De La Chevrotière

*Le Cottolengo Centre, géré par une congrégation italienne, accueille 70 enfants atteints du SIDA.*

Collège Tangaza loin de cette question. Au moment où j'étais sans travail et à la fin de mon premier engagement missionnaire, Dieu m'appelait à travailler là où mon cœur est le plus touché.

### CES RELIGIEUSES ME DONNENT DU COURAGE

Au Kenya, on trouve plus de 50 cliniques administrées par des religieuses, offrant des soins de santé aux personnes atteintes du SIDA. Je dois dire que toutes ces religieuses

de la Fondation Jose-Luis-De-Barrueta, je suis heureux de pouvoir faciliter leur travail.

Pour ce faire, je visite les projets gérés par des communautés religieuses, évalue leurs besoins, les aide à présenter une demande d'aide financière et envoie cette demande en Espagne aux fins d'approbation. En moins d'un an, la Fondation Jose-Luis-De-Barrueta a octroyé son appui à 14 projets, et ce, pour une période récurrente de 3 ans.

*Au moment où j'étais sans travail et à la fin de mon premier engagement missionnaire, Dieu m'appelait à travailler là où mon cœur est le plus touché.*

ont le cœur sur la main. D'ailleurs, plus je les côtoie, plus je suis convaincu de n'avoir ni leur courage ni l'étoffe nécessaire pour effectuer leur travail. Car en plus des symptômes du SIDA, elles doivent composer chaque jour avec des problèmes socio-économiques récurrents : pauvreté, manque de nourriture et d'eau, augmentation du nombre d'orphelins, prostitution, viol, etc. Malgré le peu de ressources financières dont elles disposent, ces religieuses apportent une aide et un soutien efficaces. Comme représentant

À titre d'exemple, l'un des projets appuyés est le *Cottolengo Centre* géré par une congrégation italienne. Arrivées au Kenya en 1903, ces religieuses ont ouvert en 1994 un orphelinat pour enfants sidéens. Aujourd'hui, elles prennent soin de 70 enfants souffrant de la maladie. La plupart de ces enfants sont arrivés au centre très jeunes dans les bras de leur mère malade ou encore accompagnés d'un voisin à la suite du décès des parents. L'orphelinat est sous la responsabilité de Sœur Giovanna, une



CREDIT PHOTO R. LANEUVILLE

**Claude parcourt le Kenya afin de visiter les projets gérés par des communautés religieuses et venant en aide aux personnes atteintes du SIDA.**

Italienne, et l'éducation des enfants, sous la garde de Sœur Fridah Mburugu, une Kenyane. Je les rencontre régulièrement. Elles sont toujours accueillantes et souriantes, dédiées à leur travail malgré les défis quotidiens.

Tout comme moi, des milliers de Kenyans sont témoins de la générosité, du courage et de la compassion des religieuses catholiques dédiées à la lutte contre le SIDA. En 2004, Jerusah par sa mort m'a sensibilisé à la douleur des malades du SIDA et m'a donné du courage. Aujourd'hui, ce sont ces vaillantes religieuses qui par leur exemple de vie me motivent à poursuivre mon engagement missionnaire. ●

\* Originaire de Laval, il est comptable agréé de formation. Depuis 1979, il a travaillé à son compte et au Mouvement Desjardins; il a également enseigné au Collège Bois-de-Boulogne. En 1999, il entreprend le programme de formation missionnaire de la Société des Missions-Étrangères. En septembre 2004, il part à Nairobi au Kenya comme missionnaire laïque associé. Courriel : delachevrotierec@yahoo.fr

## LE SIDA AU KENYA

Au Kenya, le premier cas de SIDA a été diagnostiqué en 1984. Depuis, la maladie a fait plus de 2 millions de morts et 1,6 million d'orphelins. On estime aujourd'hui que 10 % de la population est infectée, soit 3,8 millions d'habitants. En 2003, le gouvernement kenyan a officiellement déclaré la guerre au SIDA en produisant un plan stratégique national afin de lutter contre la maladie et réduire sa propagation. Ce plan prévoit notamment la mise en place d'un programme d'information sur la maladie, la formation du personnel médical et la distribution de médicaments.

## L'APPORT DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Au Kenya, les soins de santé sont dispensés par différentes instances : les cliniques et les hôpitaux privés, les hôpitaux publics, certaines ONG telles que *Médecins sans Frontières* et *l'African Medical and Research Foundation*, et enfin les cliniques paroissiales gérées par des religieuses. Bien que ces cliniques soient peu nombreuses, on estime qu'elles traitent 30% des sidéens au pays. En général, les personnes atteintes du SIDA hésitent à parler de leur maladie de peur d'être rejetées. À l'hôpital ou dans une ONG, elles ne trouvent ni l'accueil chaleureux, ni la compréhension, ni la compassion dont font preuve les religieuses catholiques. C'est pourquoi plusieurs préfèrent marcher des heures pour se rendre dans une clinique paroissiale et rencontrer une religieuse.